Introduction

Rubén Cabal Tejada, Alicia Fernández García, José Ramos Barranco et Emma Rubio-Milet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/agedor/4416>

DOI : 10.4000/agedor.4416

ISSN : 2104-3353

Éditeur

Laboratoire LISAA

Référence électronique

Rubén Cabal Tejada, Alicia Fernández García, José Ramos Barranco et Emma Rubio-Milet,
« Introduction », *L'Âge d'or* [En ligne], 12 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2020, consulté le 14 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/agedor/4416> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/agedor.4416>

Ce document a été généré automatiquement le 14 octobre 2020.

L'Âge d'or. Images dans le monde ibérique et ibéricoaméricain

Introduction

Rubén Cabal Tejada, Alicia Fernández García, José Ramos Barranco et Emma Rubio-Milet

- 1 L'objectif des deux dossiers présentés dans ce numéro 12 de la revue *L'Âge d'Or* par un groupe de jeunes chercheurs et chercheuses de l'équipe interne *Écritures des Mondes hispaniques* (EMHIS) est de s'interroger à travers la voix de chercheurs aussi bien français, qu'espagnols ou latino-américains, sur les représentations sociales et les imaginaires collectifs dans le monde hispanique à travers les âges et les disciplines. Dans leurs migrations, cette partie intégrante de l'histoire de l'Espagne et de l'Amérique latine, les individus emportent avec eux les représentations sociales de leurs terres d'origine et sont confrontés à celles des pays d'accueil. S'y ajoutent les représentations puissantes et les imaginaires collectifs prolixes liés à la migration.
- 2 Le premier dossier aborde des problématiques liées aux représentations dans la migration, analysées depuis diverses perspectives scientifiques, en suivant le fil conducteur de la trace : trace des représentations des mondes d'origine ou de l'expérience de la migration elle-même dans la peinture, l'écriture de soi, les langues en contact, les identités qui se cherchent et se heurtent à des représentations nouvelles qu'il s'agit d'approprier, y compris dans l'émigration de retour. Les identités sont remises en question dans l'expérience migratoire, que celle-ci soit le résultat d'un exil forcé ou de migrations plus consenties. C'est ainsi que quatre chercheurs interrogent des aspects divers de cette contrainte qui s'exerce sur les individus : Martino Opizzi interroge le défi que constitua pour les juifs expulsés de la péninsule ibérique aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, la conservation et la renégociation de leur identité hispano-portugaise dans les villes de Livourne (Italie) et Tunis (Tunisie) ; Amanda Herold, à partir des cas emblématiques de Picasso et Zuloaga, analyse la transformation d'artistes qui avaient choisi, pour des motifs artistiques, de quitter l'Espagne pour la capitale française au début du ^{xx}^e siècle, en « acteurs politisés » lorsque la guerre civile éclata en 1936, et comment leurs œuvres se transformèrent en symboles d'une l'identité hispanique défendue pour le compte de chacun des deux camps. Gerardo Perfors, dans une approche revendiquée comme (auto)ethnographique et féministe, montre les difficultés d'une « re-signification des repères corporels, sociaux, ethniques ou sexuels » pour un

groupe de Mexicains homosexuels immigrés dans la capitale française pour la durée de leurs études. Leurs témoignages révèlent au chercheur parfois surpris, le rôle des affects et du désir dans ces modifications de leur identité cherchant à s'adapter dans une société qui leur est étrangère et où les conceptions de la sexualité et de la race sont si différentes. Par ailleurs, confrontés à des tensions entre différents types d'exclusion dans leur société d'origine et dans leur ville d'accueil, ils sont amenés à un « (auto) reclassement ». Enfin Amanda Bernal montre comment en Amérique latine, « l'État équatorien pense son lien à la diaspora » à travers l'analyse de l'exploitation politique que fit Rafael Correa de la « tragédie nationale » que constitua le mouvement d'émigration massive de la fin des années 1990 qui avait durablement marqué l'imaginaire collectif. Analysant les discours politiques, la chercheuse montre comment le président Correa fit de la figure du *retornado* (migrant de retour) une véritable ressource politique et de la question migratoire l'« étendard » de sa Révolution citoyenne.

- 3 Tandis que le premier volet du dossier se penche sur le devenir des identités dans la migration, le second volet propose une approche d'autres formes de traces : dans l'écriture, les langues ou à travers une mémoire consignée dans des archives orales. Ainsi, Delphine Leroy présente-t-elle le défi de l'« auteurisation » pour Isabel Gille, une immigrée espagnole qui, à la fin de sa vie, décida de produire son autobiographie alors qu'elle apprenait à écrire le français dans un atelier d'écriture ; la chercheuse révèle les apprentissages multiples que l'expérience migratoire avait permis, mais aussi « les enjeux de la mise en lumière de l'histoire d'une personne inconnue, à l'écriture dite ordinaire ». S'inspirant des recherches de la sociolinguistique, Emma Rubio-Milet interroge les traces de la langue perdue dans la migration de Galiciennes en Catalogne, montrant comment, exilés politiques ou migrants économiques, les migrants se sont confrontés à la question linguistique dans une Espagne laboratoire et *melting-pot*. Enfin, un documentaire *Mémoires en exil* vient clore le dossier. Dans ce documentaire Ginés Cervantes et Antonio Ramos explorent avec de jeunes étudiants encadrés par leurs enseignants de l'Université de Bretagne, la mémoire d'enfants espagnols envoyés à l'étranger par leurs familles pendant la guerre civile (1936-1939) ou au moment de la défaite de 1939 (*La Retirada*) pour leur éviter le sort fatal qu'eux-mêmes allaient devoir affronter : la terrible répression contre les républicains d'une dictature qui s'installait pour quarante ans, celle de Franco. Accueillis en URSS ou en France, ces « enfants de la guerre » témoignent, quatre-vingts ans après, de leur expérience douloureuse de la séparation.
- 4 Pour ce qui est des trois volets qui composent le second dossier intitulé « Représentations sociales et imaginaires collectifs », aussi bien les représentations que les imaginaires sont étudiés dans les différentes contributions comme des constructions intellectuelles et des outils mis en place par les individus pour comprendre le ressenti des réalités difficiles à cerner. Toutes les interactions et les échanges entre les individus, entre les groupes, ou entre un individu et sa production, présupposent des représentations. L'intérêt pour ces constructions imaginaires au sein des sociétés hispaniques contemporaines constitue ainsi la thématique privilégiée et fédératrice de ce deuxième dossier. Max Weber a fait des représentations sociales le cadre de référence et le vecteur par excellence de l'action des individus. Il a fait de celles-ci un savoir commun, dans la mesure où il leur a octroyé le pouvoir d'anticiper voire de prédire le comportement des autres¹. Émile Durkheim concède au terme « représentation sociale » sa fonctionnalité explicative pour sa capacité à interpréter

les phénomènes les plus complexes de la société². La notion d'imaginaire et de ses représentations a connu un renouveau grâce à l'apport de chercheurs anglophones comme Benedict Anderson³ ou Edward Saïd⁴, qui ont fait de l'imaginaire un objet d'étude. Pour Benedict Anderson, la notion de « communautés imaginées » est le résultat d'une prise de conscience des individus de leur inscription dans un collectif précis. Dans ce processus de représentation de leur appartenance, les « médiateurs » tels que les médias, les idéologies, la production artistique ou culturelle jouent un rôle déterminant⁵. L'individu perpétue et reproduit les représentations sociales mais subit aussi la contrainte des représentations dominantes dans la société qui est la sienne, des représentations qui varient selon la société dans laquelle elles ont été forgées.

- 5 Dans les trois volets que comporte ce deuxième dossier, il s'agira de s'intéresser à l'élaboration des représentations et de présenter les éléments d'une problématique de l'imaginaire au sein des sociétés hispaniques contemporaines. Comment les représentations sociales et les imaginaires collectifs ont-ils conditionné les sociétés hispaniques ? Voici la problématique centrale à laquelle tâcheront de répondre les différentes contributions. Les notions de « représentations sociales » et d'« imaginaires collectifs » font ainsi émerger un débat transversal que ce numéro spécial étudiera en s'intéressant aux sociétés hispaniques contemporaines en termes de repli et de création. Pour positionner ce numéro dans l'aire hispanique, il nous paraît utile de revenir dans un premier temps sur les rapports existants entre la langue, l'identité et le territoire à l'épreuve des représentations sociales et des imaginaires collectifs. Les trois articles de ce premier volet s'intéressent à l'impact qu'ont les langues des différents collectifs dans les processus de construction identitaire. Ils analysent aussi comment dans des contextes pluriels, les institutions parviennent à la construction d'une identité nationale collective, et comment les partis politiques « nationalistes » d'une part et « étatiques » d'autre part, contribuent à repenser ou à réinventer l'identité. Un regard critique est porté sur le nationalisme linguistique qui cherche à maintenir la prééminence d'une langue conçue comme la représentation de l'identité collective et de l'appartenance nationale. De même, les contributions de Mercedes Gómez García-Plata, Enrique Fernández Domingo et Michel Martínez revisitent le concept de territoire qui s'avère nécessaire afin de comprendre les identités sociales territorialisées. Le territoire n'est donc pas seulement considéré en tant qu'espace physique mais aussi comme ressource identitaire. Ces auteurs mettent également l'accent sur l'impact de phénomènes tels que l'enracinement, l'autochtonie et le sentiment d'appartenance territorial dans la construction d'une nouvelle communauté imaginée.
- 6 Dans un deuxième temps, les contributions de Claire Vialet, Marina Ruiz Cano, Anxela Lema et Gianna Schmitter qui donnent la forme au volet consacré aux *représentations sociales et imaginaires collectifs dans la musique et l'écriture* mettent la focale sur la construction du moi créateur articulée autour de l'expression d'une vision personnelle et subjective du monde. Ces quatre contributions s'intéressent à l'étude du moi par le biais de deux perspectives distinctes. D'une part, la création musicale ou littéraire de l'artiste comme productrice d'une vision globale du monde. C'est-à-dire que le moi-créateur produit et introduit dans ses œuvres, de manière plus ou moins consciente, des éléments appartenant à un imaginaire collectif qui permettent au lecteur-auditeur de s'identifier à la situation décrite ou chantée. Ces éléments lui sont pourtant propres, soit parce qu'ils le concernent directement soit parce qu'ils forment sa conception singulière du monde. D'autre part, elles s'intéressent à la création individuelle de

l'artiste et au cheminement de son œuvre vers un statut modélisant. De ce fait, les auteurs montrent au fil de leurs réflexions comment une œuvre devient un élément de référence, un incontournable voire une représentation sociale pour une collectivité donnée. Ils dévoilent également comment les communautés se nourrissent de fragments, de parties ou même d'une œuvre dans sa totalité pour en dégager des problématiques communes qui les affectent. Sous un angle d'attaque différent, les quatre contributions étudient les rapports qui s'établissent entre le processus de création, l'objet artistique, sa vente et sa diffusion dans « un monde liquide », d'après l'expression de Bauman ; un monde dans lequel les frontières nationales ne définissent pas d'identité communautaire et dans lequel les objectifs économiques façonnent la culture et la transfèrent dans d'autres communautés qui l'adopteront à leur tour à leur imaginaire collectif.

- 7 Enfin, le dernier volet porte une attention particulière aux *arts scéniques et visuels comme sources de représentations sociales et d'imaginaires collectifs*. Dans le monde contemporain où l'image a progressivement atteint un rôle essentiel dans notre vie quotidienne, les contributions de Víctor Villanueva, Claire Dutoya, Javier Jurado et Gloria Zarza s'intéressent aux similitudes et aux innovations apparues dans les différents arts en lien direct ou non avec l'image. Elles analysent comment ces œuvres se construisent et s'articulent face à un public immergé dans les images et comment elles s'inscrivent dans l'imaginaire collectif de la société. Pour les arts scéniques, le défi s'avère plus grand car la représentation reste limitée par le nombre de compagnies qui reproduisent la création, aux villes où elles sont représentées voire au prix de vente des entrées. Pour les arts visuels, la situation est différente car dans l'ère des nouvelles technologies un simple « clic » peut montrer voire diffuser un objet artistique sans besoin de se déplacer. Les auteurs de ce dernier axe tâchent ainsi de comprendre les mécanismes mobilisés, aussi bien dans le rapprochement que dans la diffusion des objets artistiques, et l'évolution opérée au cours du dernier siècle. Ils tiennent également compte de la trace que ces créations ont laissée dans l'imaginaire collectif des sociétés hispaniques et comment ces sociétés, lorsqu'elles font référence à un concept ou à une situation, se servent d'une image, d'un tableau ou d'une séquence reproduisant l'intention souhaitée et conditionnant le rapport à l'autre. À la lecture des différents articles, on constate comment les représentations sociales trouvent dans les médias un espace leur permettant de se produire et de forger les discours qui construisent socialement et médiatiquement notre réalité. Les auteurs nous apprennent comment les différents médias (écrits, oraux, audiovisuels, etc.), nous exposent de plus en plus à des représentations qui affectent la perception que nous avons du monde qui nous entoure voire de notre propre identité. Une telle approche leur permet d'affirmer que les médias accomplissent un rôle de médiateurs, car c'est souvent à travers eux que l'on a accès à certaines facettes de la réalité. Cependant, le processus décrit n'a pas lieu de façon mécanique ou passive car les individus opposent souvent une résistance sur la base de leur propre expérience, de l'influence exercée par d'autres processus de socialisation, de leur propre idéologie et de leur identité. Ce phénomène déjà mis en avant par les *cultural studies* se cristallise sur une multiplicité de formes de réception des messages médiatiques. De même, les quatre contributions qui clôturent ce deuxième dossier insistent sur le fait que les représentations qui apparaissent dans les médias sont souvent ancrées dans des récits plus généraux qui constituent l'imaginaire collectif de la société où elles s'insèrent (et aussi des individus qui le partagent), soit pour les ratifier, les compléter, les dépasser ou les nier. Elles

agissent ainsi comme des générateurs de nouvelles formes de mentalité collective, nous renvoyant de ce fait à la notion d'*habitus*.

NOTES

1. Max Weber, *Économie et société*, tome I, Paris, Plon, 1971 (1921), p. 12.
 2. Émile Durkheim, « Représentations individuelles et collectives », *Revue de Métaphysique et de Morale*, tome VI, mai 1898.
 3. Benedict Anderson, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.
 4. Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, 1980.
 5. Bernard Debarbieux, *L'espace de l'imaginaire. Essais et détours*, Paris, CNRS Éditions, 2015, p. 17.
-

AUTEURS

RUBÉN CABAL TEJADA

CREC, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3 /Universidad de Oviedo

ALICIA FERNÁNDEZ GARCÍA

LER, Université Paris 8 Vincennes Saint Denis

JOSÉ RAMOS BARRANCO

CREC, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3

EMMA RUBIO-MILET

LISAA, Université Gustave Eiffel